

CLAIRE BLANCHE-BENVENISTE (1935-2010)

LA PASSION DE LA LANGUE VÉRITABLE

Claire Blanche-Benveniste naquit à Lyon le 15 janvier 1935 dans une famille aux multiples origines linguistiques et, dès son enfance, elle fut en contact avec les langues les plus diverses : russe, grec, turc, yiddish, judéo-espagnol, portugais... Celle qui devint ainsi l'une des linguistes les plus novatrices de sa génération est décédée à Aix en Provence, le 29 avril 2010.

«Je voudrais dévoiler les mécanismes complexes, qui font de l'homme avant tout un opérateur.» Claire Blanche Benveniste connaissait les poètes modernes. Cette citation de Henri Michaux figure à la page 33 de la récente réédition de son *Approches de la langue parlée en français*. Elle se reconnaissait dans l'intérêt des poètes pour les productions du langage parlé. Les hésitations et les réponses erronées, loin d'être des déchets dont il faudrait se débarrasser, sont des voies d'accès à la fabrication du sens, comme le montre Henri Michaux avec les tâtonnements pour nommer les choses, qu'on remarque dans l'exemple du polyèdre «en route pour la forme sphère»: «un grand polyèdre, presque une sphère, non pas presque, mais en route pour la forme sphère» (*Façons d'endormi, façons d'éveillé*, 1969).

Pour Claire, la langue française était un tout dont l'ensemble des manifestations devait susciter l'intérêt de l'analyste. Elle suivait Michaux en tirant les plus grands

enseignements de ces énoncés minutieusement observés et choisis parmi les productions orales quotidiennes anonymes qui rivalisent en effets de style avec les réussites individuelles des auteurs reconnus : «Les machins, là... Comment ça s'appelle?... Les Flamands belges... mamama !... Pour les comprendre, eux !»

Dans l'ouvrage qu'elle a écrit avec Colette Jeanjean au milieu des années 1980, elle s'élevait contre la tentation de considérer le français parlé comme un domaine séparé de ce qu'elle appelait le «français tout court»: «Quand on parcourt une documentation sur le français parlé depuis le début du vingtième siècle, on est frappé par la persistance de quelques grands mythes qui ont pour effet de “séparer” ce qu'on appelle le “français parlé” de l'ensemble de la langue; on le voit retranché, mis à l'écart – pour le décrier comme pour l'encenser. Assimiler le parlé au populaire, c'est le retrancher du français légitime; y voir la source des innovations ou des conservatismes, c'est le retrancher dans le temps; opposer le parlé à l'écrit, c'est lui assigner une place bien à part; l'accabler d'étiquettes et de “niveaux”, c'est vouloir le cantonner dans certaines activités de langage et l'exclure des autres. Toutes ces séparations sont faites, en général, sans la moindre étude sérieuse préalable. On sépare le français parlé du reste avant même de savoir

en quoi il consiste, avant de l'avoir défini, comme s'il s'agissait là d'une évidence.» (Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987, p. 11).

L'un des préjugés qu'elle a le plus tôt dénoncé est celui selon lequel le français parlé serait invariablement assimilable à du français populaire, position largement soutenue jusqu'à une date récente: «Le français parlé est compris comme du français populaire. C'est une constante, de 1900 à nos jours; comme si le "non-populaire" ne se parlait pas; ou comme si, parlé, il n'avait aucune caractéristique remarquable. La restriction est de taille; quantité d'ouvrages qui portent en titre "français parlé" ne s'occupent pas du tout de ce qui se dit en français, oralement, mais seulement de ce que dit "le peuple". [...] "Populaire" vaut évidemment ce que vaut "peuple" dans l'idée des grammairiens.» (*idem*, p. 12).

Pour montrer l'unité du système de la langue française, elle a donc mis au point pendant de longues années, avec l'aide de collègues et d'étudiants dont elle suscitait la vocation dès la première année d'université, tout un ensemble d'outils d'analyse qui sont aujourd'hui adoptés par tous ceux qu'une mode récente a tournés vers l'étude de la langue parlée si longtemps «séparée» de celle de la langue écrite académique.

La première urgence était évidemment de donner à voir cette langue parlée qu'on a longtemps connue paradoxalement à partir d'écrits malhabiles, par exemple les lettres de soldats de la guerre de 14-18 à leurs familles qui ont servi de matériau à Henry Frei, disciple de Saussure, pour élaborer sa *Grammaire des fautes* (1929). L'entreprise de réhabilitation suggérée par le titre ne pouvait que tourner court, compte tenu de la pauvreté du corpus étudié. C'est à partir de là que Claire s'est prise de passion pour cette question de l'établissement de corpus, qu'elle considérait comme une tâche extrêmement noble, qu'il fallait accomplir avec un soin de philologue et qui nécessitait de développer des méthodes de transcription parfaitement rigoureuses.

Mais même si tout au long de sa carrière elle a pu promouvoir avec une grande efficacité la nécessité du recueil de données, même si elle a toujours été prête à reprendre inlassablement son bâton de pèlerin pour aller expliquer à toutes sortes d'instances que la constitution de corpus était un facteur crucial pour l'évolution des connaissances, elle est restée persuadée jusqu'à la fin de sa vie que cette dimension de la recherche n'avait jamais été prise suffisamment au sérieux en France. Elle estimait que cela condamnait malheureusement les descriptions grammaticales à demeurer parcelaires. Dans son tout dernier ouvrage qui est en cours de publication (*Le Français: usages de la langue parlée*), elle insiste sur ce point: «Nous manquons encore d'instruments pour décrire la grammaire du français parlé dans toute son ampleur et dans toutes ses variétés. Il y faudrait de grandes quantités de données enregistrées et transcrites, c'est-à-dire de grands corpus de l'ordre de dix millions de mots, qui font défaut pour l'instant. Ce petit ouvrage ne peut présenter que certains aspects de la description du français parlé.»

Il est évident que la question de l'outillage technique ne représentait qu'un des défis à relever pour faire entrer l'oral dans la grammaire du français: affirmer la place centrale des données orales dans la démarche de description ne disait rien sur la manière de mener cette description.

C'est ainsi que Claire a défendu le besoin impérieux d'une rénovation des cadres d'analyse, se méfiant tout autant de la doxa trop rigide et passéiste de la grammaire traditionnelle que de certains courants théoriques qui manifestaient à ses yeux trop peu d'intérêt pour la description des données. Ce qu'il s'agissait de révéler par une approche descriptive, c'est d'abord des phénomènes nouveaux, jamais décrits jusqu'ici, comme les emplois si divers et si surprenants de séquences comme «*une fois*». Le français écrit peut commencer une phrase par un participe apposé comme dans «Arrivés au sommet de

la colline, nous nous reposâmes» en concurrence avec une forme introduite par «*une fois*»: «Une fois arrivés au sommet de la colline, nous nous sommes reposés». Le français parlé de conversation montre une tendance forte à utiliser la forme introduite. Pour expliquer cette variation dans les usages, Claire, dans une analyse magistrale, a créé une nouvelle catégorie d'analyse, celle de «stabilisateur de relation», catégorie que les variétés de conversation utiliseraient dans le cas de relations syntaxiques instables, comme le serait celle d'apposition de participes. Cette catégorie se révèle féconde et peut être réutilisée pour rendre compte par exemple du fait que l'on dira plus facilement «il y a des gens, on les comprend pas» que «des gens, on les comprend pas».

Mais on peut aussi améliorer certaines analyses existantes, ce qui nous dispensera d'imaginer que la syntaxe du français subirait de dramatiques transformations. Combien de linguistes ont cru prédire que, dans le futur, l'énoncé élémentaire du français «L'enfant court» serait remplacé par la forme avec *redoublement de sujet* «L'enfant, il court», en apparence si fréquente dans la conversation. Dans une étude fondée sur l'examen de transcriptions d'origines variées (conversations, explications, récits, écrits scientifiques) Claire a montré, dans la perspective de l'unité du français, que les deux tournures étaient en concurrence, mais dans des proportions variables, dans tous les corpus, ce qui leur assurait à chacune de solides chances de survie.

Des innovations lorsqu'on peut en montrer la nécessité, un simple approfondissement des analyses existantes: c'est une des leçons de méthodologie que nous a laissée Claire. Ce questionnement sur les concepts de la description grammaticale a été constant chez Claire, à qui nous devons des études bien connues consacrées notamment aux limites de la notion de subordination, à l'étude des éléments non régis, à l'organisation des constructions syntaxiques à travers différents «dispositifs de la rection», à la notion de «verbes faibles»,

à l'importance des phénomènes de listage paradigmatique, ou à l'ordre des mots, pour ne prendre que quelques exemples.

Claire n'est plus là. Et l'esquisse que nous avons tentée révèle tout ce que les études de langue française ont perdu avec elle. Mais elle nous laisse beaucoup: une manière libre et créative de penser le langage, une façon irremplaçable d'aborder les problèmes linguistiques en alliant une immense érudition à une attention extrêmement minutieuse portée aux données, le souci que les propositions théoriques soient constamment fondées sur des procédures descriptives rigoureuses. Mais comme le dit admirablement notre collègue Morris Halle, professeur au MIT, Claire n'était pas seulement une grande universitaire, mais aussi «*an outstanding human being*».

Cette qualité humaine nous n'en mentionnerons que la face publique, celle qui a passionné et fasciné ses anciens étudiants, devenus ses collègues, qui se reconnaîtront tous dans cette belle évocation de moments de travail et d'humanité, prononcée par Mylène Blasco-Dulbecco, lors des obsèques de Claire: «C'était un grand moment de privilège de retrouver Claire pour travailler; moment de privilège empreint d'intimidation. Ses lectures étaient sans complaisance aucune, son enseignement toujours enrichissant, son savoir intarissable. Nous étions conscients de vivre un moment déterminant de la discipline en étudiant le français parlé sous un jour tellement original et avec des prises de positions audacieuses. C'était la transmission d'une passion derrière de jolis mots: "langue du dimanche"; "squelette syntaxique"; "visage des mots". Claire aimait ses étudiants. Elle leur témoignait beaucoup d'estime et de confiance, mais discrètement, presque timidement (elle me confia un jour qu'au tout début de sa carrière, elle enlevait ses lunettes dans les amphithéâtres pour ne pas voir les étudiants). Elle leur accordait sans compter son temps avec une écoute et une attention particulières

quel que soit le lieu, quel que soit le jour. Les enseignants-chercheurs que Claire a formés continueront de la citer avec le bonheur de l'avoir côtoyée, la fierté de tout avoir appris avec elle et l'honneur de poursuivre leurs recherches sur ses traces. Nous garderons le souvenir d'une femme remarquable qui nous a transmis le goût de l'enseignement et de la recherche dans le partage du travail et des émotions. Nous revenions voir Claire au fil des ans pour prolonger les instants d'amitié et, sans vraiment lui avouer, apprendre encore et toujours. Elle venait nous ouvrir au son de la cloche, le sourire aux lèvres, chaleureuse, accueillante. Nous revenions chercher son regard vert bienveillant et, tout en discutant, regarder ses longues mains nous servir un café sous le figuier.»

Nul doute que, par les nombreux écrits qu'elle nous laisse et dont nous donnons ci dessous un florilège, Claire Blanche-Benveniste continuera longtemps

à nous aider à penser le langage et les langues dans le respect de tous leurs locuteurs.

Claire Blanche-Benveniste a écrit ou dirigé huit livres: *L'Orthographe*, avec André Chervel en 1969, dont le caractère iconoclaste souleva de roboratives polémiques; *Pronom et syntaxe* en 1984 avec José Deulofeu et Karel Van den Eynde; *Le Français parlé: édition et transcription* avec la regrettée Colette Jeanjean en 1987; *Le Français parlé: études grammaticales* en 1990 avec ses étudiants docteurs; *Recueil de textes de français parlé* en 1995, avec Frédéric Sabio et Christine Rouget; *Approches de la langue parlée en français* en 1997; *Eurom 4* en 2003 avec André Valli et d'autres auteurs. Un huitième ouvrage est en cours de publication, *Le Français: usages de la langue parlée*, en collaboration avec Philippe Martin. Ces ouvrages synthétisent la matière de plus de cent cinquante articles publiés sous son nom ou en collaboration.

Henri-José Deulofeu
Professeur de linguistique française
Université Aix-Marseille I, Aix-en-Provence
Courriel: <Henri.Deulofeu@univ-provence.fr>